

navire, il courait sus aux galions qui revenaient du Nouveau-Monde chargés d'oignons. On l'avait nommé le Surcouf des tulipes.

Plus tard, il organisa une bande qui parcourait la Hollande et arrêtait les voyageurs en leur demandant : La tulipe ou la vie !

Comme c'était d'ailleurs un fort honnête homme, et qu'il avait en diverses circonstances rendu de grands services au gouvernement, le roi de Hollande lui fit grâce, à condition qu'il ne recommencerait plus.

Vanhove, qui vendait quelquefois des oignons à d'autres amateurs, a confessé que l'envie lui avait pris souvent de les attendre pour les assassiner, et reprendre ses tulipes à la façon de René Cardillac. J'ai eu beaucoup de peine, ajoutait Vanhove, à résister à cette horrible envie.

Il était parvenu à inventer une nouvelle tulipe qui portait son nom et qui faisait la consolation et la gloire de ses vieux jours.

Il y a une semaine, Vanhove est mort, et on a annoncé que ses héritiers allaient faire vendre sa collection de tulipes.

Aussitôt les amateurs d'accourir des quatre coins de la Hollande. C'était à qui aurait la Vanhove.

Plusieurs acquéreurs se préparaient à pousser la précieuse tulipe jusqu'à un million.

Tout-à-coup une sinistre nouvelle se répand dans Amsterdam ; le catalogue de la vente si impatiemment attendue vient de paraître : il ne contient pas la Vanhove !

Qu'est devenue la fleur précieuse ? qui l'a enlevée ? Les amateurs se rendent en procession chez le ministre de la justice pour demander que les héritiers Vanhove soient mis à la torture afin qu'ils finissent par avouer ce qu'ils ont fait de la tulipe.

Le peuple prenait fait et cause pour les amateurs ; le gouvernement dans le but d'apaiser la sédition, a été obligé de faire lire à son de trompe le testament Vanhove dans les rues d'Amsterdam. Par une clause de ce testament, l'ancien négociant déclare qu'il veut que sa tulipe soit ensevelie avec lui.

Les héritiers n'avaient fait qu'exécuter pieusement la volonté du testateur.

La nuit suivante, des tentatives ont été faites pour s'introduire dans le cimetière d'Amsterdam. Les gardiens ont appréhendé trois amateurs en train de violer la sépulture de Vanhove. Les vampires de tulipes ont été déferés à la justice.

En France, où la passion des tragédies remplace celle des tulipes, M. Lamotte-Langon a aussi fait mettre dans son testament qu'il voulait être enseveli avec la tragédie à laquelle il travaille depuis soixante ans.



VOYAGE DANS L'INDE.



Le sol de l'Inde est jonché de ruines. Partout, sur les rives des fleuves, au sommet des montagnes, à l'horizon des vastes plaines, le voyageur découvre des palais, des temples, des forteresses, silencieux vestiges d'une civilisation qui n'est plus. Les palais se taisent ensevelis sous l'ombre des arbres séculaires, et comme endormis au murmure du fleuve ; ils rêvent au souvenir de ces fêtes splendides qui ont immortalisé la magnificence des dynasties orientales. Les temples, désertés par les brahmes, n'entendent plus que le chant des corbeaux qui viennent chercher un abri sous les portiques chancelants ou sur le relief altéré des sculptures. Les forteresses, où se réunissaient autrefois d'innombrables armées, ne sont plus gardées aujourd'hui que par quelques soldats aux gages de l'Angleterre ; derrière leurs murailles découpées languit souvent le rejeton de quelque dynastie éteinte, destiné à mourir captif sous les ruines de l'édifice que ses ancêtres ont construit.—Ce spectacle est triste ; et cependant lorsque le soleil de l'Inde, perçant les brouillards enflammés du ciel, vient reluire sur les antiques minarets et remplace, par l'éclat de ses rayons, l'or effacé des coupes, il semble que tous ces monuments se réveillent, qu'une baguette magique ait ressuscité pour un instant les splen-

deurs d'un autre âge, et que l'Inde renaisse aux yeux du voyageur, tantôt sous la forme imposante de la civilisation musulmane, tantôt avec les vêtements fantastiques de Brahma.

Les Anglais ne font rien pour arrêter les lentes dégradations du temps. Que leur importent ces temples peuplés d'idoles, ces palais vides de rois,—ruines inutiles, pierres amoncelées, qui couvrent sans profit de larges espaces où s'étendraient de riches cultures ? Autant de perdu pour la canne à sucre ou pour l'indigo ! Depuis la conquête de l'Inde, les Anglais ont consacré d'immenses sommes à l'érection des forts de Calcutta et de Madras, à l'entretien d'une nombreuse armée, au salaire des officiers transformés en nababs, et ils donnent à peine quelques roupies pour la réparation des monuments indiens ; ils ne remplissent même pas les avaries obligations du propriétaire, qui tient au moins à garder ce qu'il possède.

L'Inde, conquise depuis si longtemps, n'a pas gagné à changer de maître. Les Musulmans et les Mogols, que la Compagnie des Indes méprise sans doute comme des barbares, ont eu du moins le bon goût et la gloire d'ajouter de nouvelles merveilles à celle que l'antique civilisation hindoue avait semées avec profusion sous le soleil de l'Asie. Pendant leur domination l'art n'a point dépéri, et les nobles travaux qui attestent encore leur passage effacent en partie les traces du sang qu'ils ont versé.

Mais laissons les marchands de l'Angleterre. Qu'ils entassent dans leurs magasins des balles de coton ; qu'ils alignent